

Michel Lambert

Itinéraire
d'un séducteur



I

Du sommet de son Olympe, Louis, martial, domine le monde. Sous lui, dessous, très bas, des arbres, des centaines d'arbres, une forêt. Soudain, une immense bourrasque le projette dans le vide. Il va tomber ! Non, il flotte !

Pour se mouvoir sans tomber, il joue avec les courants ascendants de convection ou de pente, parfois il plane, fait des pirouettes dans le vent, s'amuse avec les oiseaux, lorsqu'il est fatigué, il s'accroche à un nuage. Il est heureux.

Il aperçoit une clairière ensoleillée qui l'invite au repos ; il plonge. Il survole un cours d'eau, un jeune torrent un peu fou qui joue, parfois se divise en deux créant un îlot de fougères ; il vient du haut de la montagne, progresse au fond du vallon, bien caché, faisant juste ce qu'il faut de bruit pour éveiller la curiosité des animaux de la forêt ; un chemin essaie de le suivre, parfois le traverse profitant d'un pont. Des sifflets, des cris invisibles se promènent ; certains graves, d'autres plus aigus. Avec l'alouette qui grisolle, la corneille qui Corinne, l'étourneau qui pisote, la fauvette qui zinzinule, le pinson qui ramage et le

rossignol qui trille, c'est une véritable cacophonie qui agite les sous-bois. Une souris, assise devant un champignon, chicote : bonjour Louis, un criquet trottant sur une pierre, stridule : Louis, attention ! Un lièvre, le dévisageant, couine : sauve-toi ! Un chevreuil brame : dehors ! Un tigre feule : dégage ! De tous les endroits de la forêt, il entend des éclats de voix ; c'est assourdissant, il n'en peut plus. Un grand vertige s'installe en lui. Vite, remonter là-haut, dans le ciel ; lentement, allongé sur un petit cumulus, il reprend ses esprits.

Une pensée lui vient : se métamorphoser en caméléon. Après l'avoir fait, il s'assied sur un rayon de soleil et se laisse glisser au sol. Il revient dans les bois, chemine dans la forêt et se confond avec elle ; au fur et à mesure qu'il progresse, il se modifie, adopte les couleurs qu'il rencontre pour se fondre dans le décor. Il est extrêmement prudent dans sa marche, lève les pieds lentement, et s'assure que là où il va les poser, c'est le bon endroit ; il progresse précautionneusement, examine son environnement, s'adapte aux conditions de l'endroit qu'il traverse ; il scrute les alentours, ne se retourne jamais et avance, imperturbable, vers son but ; pour avancer sans risque, il incline légèrement la tête et roule les yeux qu'ils tournent en tout sens : observateur dissimulé et méfiant, il ne se laisse pas influencer et recueille toutes informations pouvant lui servir ; doté d'une grande langue, il capte facilement ses proies ; lorsqu'il rencontre un animal, il s'identifie à lui et se transforme, il devient de sa famille et adopte ses comportements, va dans son sens, va au-devant de ses désirs, se montre flatteur et courtois.

Louis regarde l'endroit d'où jaillit la rivière pour se jeter dans le vide ; juste au-dessus de l'eau, il aperçoit une lueur ; elle bouge, grandit, vient vers lui.

La forme lumineuse se transforme lentement ; du cocon laiteux naît une jeune femme fouguese au regard tourmenté. Elle passe devant lui, le regarde, et, surprise de le voir là, lui adresse quelques mots avant de disparaître : « Sauve-toi, ils arrivent ! ».

Des bruits sourds se font entendre, des pas lourds, pesants, approchent, trois sapins à la mine moqueuse marchent sur le chemin, viennent vers lui : Un jeune vigoureux, vert clair, un grand sombre, plein de suffisance, un vieux, branches baissées, encore robuste. Tous les trois lâchent devant lui un énorme serpent et rient ; ce reptile, long de plus d'un mètre, est la terreur du caméléon, Louis est pétrifié, n'agit plus ; il se laisse aller, sombre... Et se réveille.

Sept heures, dans la pénombre d'une chambre située dans un appartement à Nancy, le réveil sonne. Louis Jaquin, encore sous le choc de son rêve grogne ; puis il baille, s'étire et... se lève.

Il passe par la salle de bains pour se coiffer car, plaie étant son objectif permanent, il veut toujours se montrer à son avantage même en pyjama, puis il entre dans la cuisine où il voit ses parents ; machinalement, comme tous les matins, va les embrasser, s'assoit à table et... attend que sa mère lui serve son petit-déjeuner.

Elle s'appelle Laurence, pas trop grande, mince, quarante-sept ans, née en 1889, juste cent ans après la prise de la Bastille comme aime à le rappeler malicieusement son mari ; elle a les cheveux coupés court, à la garçonne, comme c'était la mode juste après l'armistice, au temps de ce que l'on appelait les années folles. Sur un visage toujours jeune, d'un ovale presque parfait, ses yeux, d'un vert émeraude,

reflètent, de temps en temps, une sorte d'espièglerie. Les matinées sont calmes. Peu de paroles échangées. Le poste de radio, posé sur le buffet, diffuse des informations. Depuis mi-mai, les journalistes ont instruit les auditeurs sur l'évolution des mouvements sociaux qui se développent dans le pays ; les premières grèves avec occupation d'usine chez Bréguet au Havre, ensuite celles de Latécoère à Toulouse et Bloch à Courbevoie. Le mouvement s'est répandu comme une traînée de poudre, atteignant rapidement les entreprises voisines. La lame de fond a continué et des corporations entières sont entrées en grève.

Marc Jaquin, grand, quarante-neuf ans, cheveux noirs, membre du parti radical-socialiste est très attentif car il suit de très près l'actualité ; ce matin, il est satisfait car il vient d'entendre une déclaration importante : le nouveau gouvernement sera nommé dans la journée.

Laurence, a particulièrement remarqué, dans ces mouvements sociaux, la participation très importante des femmes, liée à la mesure de leurs difficultés ; leurs salaires, a-t-elle dit, sont très bas, les vexations et les brimades sont monnaie courante, l'opinion les rendant responsables du chômage masculin.

En trempant sa tartine de confiture dans son café au lait, Louis regarde ses parents qui discutent de l'actualité et ne comprend pas l'intérêt que l'on peut trouver aux péripéties politiques mais s'oblige à écouter ; attentif, il est toujours en recherche d'informations pouvant lui servir à atteindre ses buts. A vingt-trois ans, il ne vit que pour son plaisir et n'envisage sa vie que sous cet angle ; il est sans cesse en quête de divertissements nouveaux pour nourrir ses besoins de jouissance ; alors, les problèmes de société ? Pas l'temps !

– Et toi, Louis, qu'est-ce que t'en penses ?

C'est son père qui l'interpelle.

Louis réagit très rapidement :

– Ça fait un mois que la gauche a gagné les élections, qu'attend-elle pour prendre le pouvoir ?

– Elle se doit de respecter scrupuleusement le calendrier et le mandat de la chambre élue en 1932, expire seulement ce mois-ci.

– Tu as sans doute raison, dit Louis, conciliant, mais, ça fait déjà trois semaines que ça dure, il faudrait peut-être trouver une solution.

– Blum a été nommé hier Président du conseil par Lebrun, le nouveau gouvernement se forme aujourd'hui, attendons encore un peu.

Après cet échange, Marc va maintenant se préparer pour aller remplir son devoir quotidien, et comme il le souligne, essayer de faire entrer dans la tête de quelques adolescents les beautés des mathématiques, le mystère de leurs théorèmes, les subtilités de leurs cheminements, l'enchevêtrement de leurs lacis et dédales.

Sa femme reste à la cuisine, c'est son domaine ; c'est là qu'elle prépare les repas, ravaude les vêtements, fait bouillir le linge dans une lessiveuse pour le laver dans la buanderie située au rez-de-chaussée.

Huit heures et demie, il est temps que Louis s'en aille ; il met une veste légère sur une chemise blanche assortie d'une cravate. Sur des cheveux gominés coiffés en arrière, il se couvre la tête d'un canotier jaune paille et s'en va. De taille moyenne, mince et svelte, moustache fine ornant sa lèvre supérieure, il marche, calme, la tête haute, un léger sourire sur les lèvres : il cherche à séduire. Si ce n'était la politesse

et les convenances, bien des jeunes filles aimeraient l'aborder à voir la façon qu'elles ont de se retourner sur son passage. Il savoure ces instants ; parfois lorsque les circonstances le permettent, il puise parmi elles, au hasard, une nouvelle proie, mais le matin, devant aller travailler, il n'a pas le temps, aussi continue-t-il sa route, imperturbable.

Depuis trois semaines, Nancy a un visage extraordinaire. Le temps est aboli, les machines se taisent, le travail a cessé, des groupes discutent, l'espace est remanié en fonction d'autres usages car les entreprises sont en grève, comme l'ensemble des industries du pays. Derrière les grilles des usines ou les rideaux des magasins à demi baissés, les employés clignent de l'œil amicalement, fièrement aux passants. Dans la rue, on quête pour les grévistes, et chacun y va volontiers de son obole, car beaucoup ont découvert les conditions souvent inhumaines dans lesquelles travaillent ouvriers et employés.

Louis, bien qu'indifférent à cette agitation, ralentit le pas et prend le temps d'observer les manifestants ; lorsqu'il est en présence d'un ami ou d'une relation quelconque, il donne volontiers une pièce, sinon, il passe son chemin.

Il arrive à la librairie dans laquelle il est employé. Pour lui vendre est un jeu ; chaque client entrant dans la boutique est une proie nouvelle lui permettant d'interpréter un rôle ; dotée d'une parole facile, d'une grande langue, disent avec ironie ses amis, il capte facilement l'attention. Que ce soit l'érudit qui le teste, l'inconnu qui entre par hasard à la recherche d'un cadeau à offrir, l'indécis qui prend tout son temps, le badaud, qui, oisif, veut passer une heure à discuter, il calque son comportement sur celui de son

interlocuteur, s'ajuste à sa personnalité et peut ainsi paraître le plus habile des conseillers ; il interprète son personnage de vendeur à la perfection. Pendant la vente d'un ouvrage, semblable à un médecin devant établir un diagnostic, habilement il questionne le client sur ses goûts, ses envies et définit pour lui un livre. La plupart de ses clients sont devenus des habitués ; souvent, lors de la sortie d'un nouveau roman, il n'est pas rare qu'un petit salon littéraire à trois ou quatre personnes se forme en plein milieu de la boutique et que des discussions parfois animées se créent.

A midi, il quitte la librairie pour aller déjeuner.

En arrivant dans l'appartement, Louis passe par la cuisine où existe encore, bien qu'inutilisé, un vestige des temps anciens : un « bec papillon » pourvu d'un manchon à trous ; il rappelle l'époque où l'éclairage était au gaz. L'électricité fut installée en 1923 ; pour marquer cet événement, le bâtiment, très bourgeois, en pierre de taille, eut droit à une plaque : « eau-gaz-électricité à tous les étages ».

Il voit sa mère moulinier le café ; assise sur un tabouret, elle serre une grosse boîte cubique entre ses cuisses. De sa main droite, elle tourne la manivelle pour broyer et réduire en poudre les grains de café qu'elle a versés dans le réceptacle du moulin. Le travail terminé, elle met la poudre dans une cafetière qui la transformera de façon quasiment magique en un liquide brun foncé, chaud et parfumé.

Il passe à la salle à manger, son père n'est pas encore rentré, il y a une enveloppe à son nom sur la table. Il est surpris, personne ne lui écrit jamais. Il ouvre l'enveloppe, en extrait une feuille et lit :

26 mai 1936

Louis chéri,

Je suis mélancolique, Je suis seule dans ma chambre, je pense à toi. Depuis que nous nous sommes rencontrés à Petitpont, je ne cesse de me remémorer les instants que nous avons vécus ensemble. Il y a vingt-quatre heures que nous nous sommes quittés et déjà tu me manques.

Ma vie a changé ; elle était terne, aujourd'hui, elle est lumineuse ; une nouvelle vie commence, pleine d'espoir, espoir qu'un jour nous pourrions être réunis. Bien du temps s'écoulera avant que nous nous revoyions. J'aimerais que tu me tiennes dans tes bras, que tu me cajoles, que tu me fasses rêver, que tu me fasses rire, mais je sais que cela est impossible compte tenu de la distance qui nous sépare. Il va falloir que nous apprenions la patience.

Puisque nous ne pourrions pas nous voir avant longtemps – oh ! Que je hais ces kilomètres qui nous séparent – fais moi parvenir ta photo afin que je *puisse avoir toujours sur mon cœur l'image de l'homme que j'aime*. Je t'envoie la mienne, regarde-la de temps en temps.

Je t'embrasse tendrement,

Claire

Louis est abasourdi par cette lettre. Il se recueille un instant et se souvient :

C'était samedi dernier, au mariage de sa cousine Yvette à Petitpont, petit village lorrain. Désœuvré, il avait courtsé Claire, une jeune fille du pays ; elle s'était laissée charmer. Ils avaient passé toute la soirée

ensemble, à s'amuser, à danser et plus encore...; jusqu'au dimanche soir, ils ne s'étaient pas quittés.

Il pense :

« Elle m'aime, soit, je la comprends ; moi aussi je veux bien l'aimer, mais pas comme ça. Je ne veux pas d'attaches, je ne veux pas être lié, je veux rester libre. Plus tard, ce sera peut-être elle comme ça sera peut-être quelqu'un d'autre, l'avenir le dira ».

Sa mère le sort de ses pensées :

– Tu as reçu une lettre de Petitpont, c'est une lettre de tes grands-parents ?

– Non, c'est une lettre de Claire.

– Ah bon ! qu'est-ce qu'elle veut ?

– Elle me remercie de lui avoir tenu compagnie au mariage d'Yvette.

– Ah oui, j'ai remarqué que vous étiez souvent ensemble. Tiens voilà une jeune fille modèle, il en faudrait beaucoup comme elle. C'est ce genre de demoiselle qui te conviendrait.

« Ça y est, elle va encore me parler mariage, quel barbe ! » pense-t-il.

Monsieur Jaquin, qui entre temps était arrivé et avait entendu la conversation intervient :

– Nous ne te chassons pas, mais à ton âge, il serait temps que tu prennes une épouse.

Avec un grand sourire, il répond :

– J'y pense, j'y pense.

Le soir, dans sa chambre, il relit la lettre et raisonne :

« Comment lui faire savoir sans fermer la porte définitivement ? Je vais entrer dans son jeu ; je vais lui écrire une lettre d'amour, je trouverai bien une faille dans cette histoire pour m'en sortir. »

Nancy, 4 juin

Claire chérie,

Tous les matins je me réveille plein de toi. Le souvenir de mon week-end à Petitpont n'a point laissé de repos à mes sens.

Douce et incomparable Claire, quel effet fais-tu à *mon cœur* ?

Je regarde ton portrait placé sur ma table de chevet mais je m'aperçois bien que ce n'est pas tout à fait toi ; c'est juste ton image, il y manque la vie. Quand nous reverrons-nous ? Voilà une question à laquelle je voudrais pouvoir répondre.

Voilà, adorable Claire, j'ai répondu à ton souhait, *maintenant, laisse moi épancher mon cœur quand nous reverrons-nous ?* J'ai hâte de voir ton visage ailleurs que sur une photo. J'ai peur que ne soit avant très longtemps. Devrons-nous attendre toute une année avant de nous retrouver, avant que je revoie tes yeux malicieux, ta bouche d'où sortent des mots si doux à entendre ? J'ai hâte de te sentir, de te toucher, d'embrasser tes lèvres. Dès aujourd'hui, sache que je t'appartiens pour l'éternité.

Il me faut terminer cette lettre pour aujourd'hui. Réponds-moi vite ! Je te quitte à regret et t'envoie mille baisers.

Ton Louis qui t'aime.

« Voilà qui est fait, je posterai cette lettre demain »

Très content de lui, Louis sort de sa chambre, passe au salon où il entend une discussion très sérieuse entre ses parents. Il écoute, silencieux.

Il est question du quartier Saint-Sébastien. Marc vient d'assister au conseil municipal, en est rentré indigné car, le docteur Parisot, directeur de l'office d'hygiène sociale, est venu faire son rapport sur les conditions de vie dans certains quartiers de la ville et il en ressort que la situation sociale se dégrade et plus particulièrement dans le quartier Saint-Sébastien où le climat est malsain, c'est l'un des endroits les plus pauvres et les plus insalubres de Nancy, au cœur de la ville. ; on y voit des femmes au regard triste, la cigarette aux lèvres, attendant d'hypothétiques clients, des adolescents, aux visages étranges, quêtant quelques pièces ; des hommes désœuvrés se retrouvent aux estaminets du quartier.

Louis n'intervient pas dans cette discussion ; pourtant, il connaît bien l'endroit mais n'est pas prêt d'y retourner, c'est là qu'il a eu sa plus cuisante déconvenue, heureusement, personne n'en a jamais rien su.

C'était il y a quelques semaines, toujours en recherche de nouvelles proies, l'idée lui était venu de venir explorer ce quartier. Comptant sur sa supériorité intellectuelle pour s'imposer dans ce milieu où règnent l'ignorance et l'illettrisme, il avait pris l'habitude, les lundis après-midi, jour de fermeture de la librairie, de venir dans ce quartier, s'asseoir dans un des bistrots prendre une bière, aller à la boulangerie acheter un croissant, passer au bureau de tabac acheter des cigarettes, et c'est là qu'il a rencontré Françoise ; jeune, charmante, toujours souriante, elle était assise derrière son comptoir servant les clients avec une gentillesse déconcertante ; c'est ce qui l'avait décidé à la conquérir. Multipliant ses visites tout au long d'une semaine, il avait réussi à

la charmer et à la décider à l'accompagner en balade à bicyclette.

C'était une bonne idée d'aller pique-niquer dans les bois ce premier dimanche de mai ; il faisait beau, le temps était propice aux balades et le muguet souriait aux promeneurs, mais ce fut une catastrophe car en quelques heures, ce fut un début et une fin.

la journée avait pourtant bien commencé. Ils progressaient lentement dans la forêt, les yeux fixés vers le sol à la quête du brin porte-bonheur. Louis, voulant plaire et continuer à plaire, commença par jouer l'homme passionné, il en possède parfaitement le répertoire, sachant les mots et les attitudes de l'amour. Par son éloquence, son verbiage, ses connaissances littéraires et poétiques, il savait pouvoir subjugué Françoise comme il l'avait déjà fait avec d'autres, d'autant plus, pensait-il, que vivant dans un milieu miséreux, elle devait être inculte. Il fut stupéfait de l'entendre lui répondre par d'autres poésies en citant les auteurs. Il en fut contrarié sachant qu'il ne pourrait pas la dominer comme il l'aurait voulu, mais il continua à simuler l'homme amoureux.

Sa deuxième désillusion vint pendant le repas. Alors qu'ils devisaient gentiment, qu'ils approfondissaient leur connaissance l'un de l'autre, il s'aperçut qu'elle jouissait d'une grande culture et qu'elle était plus instruite que lui. Commencant à la féliciter pour ce savoir autodidacte de simple vendeuse, elle l'arrêta et lui dit qu'elle ne faisait qu'aider ses parents à la boutique, mais qu'en réalité elle était étudiante à l'école normale d'institutrice. Il en fut dépité mais n'en perdit pas pour autant son but de ce dimanche en forêt.

Après le pique-nique, Louis s'allongea sur l'herbe et suggéra à Françoise de faire une sieste ; elle le rejoignit volontiers. Là, il commença à la cajoler ; amoureuse, elle se lova dans ses bras. Il sentit monter en lui des pulsions, une envie irrésistible. Il commença à soulever sa jupe, posa sa main sur son genou, et commença à caresser sa cuisse. Elle se raidit ; doucement mais néanmoins fermement elle arrêta son geste et rabattit sa jupe. Il en fut meurtri. Elle lui expliqua qu'aucune relation sexuelle ne pouvait avoir lieu avant le mariage. Il la trouva ennuyeuse. En s'excusant, il la prit tendrement dans ses bras et ils s'endormirent gentiment.

En fin d'après-midi, après lui avoir promis une prochaine sortie ensemble, il la raccompagna jusque devant chez elle en se jurant bien de ne plus jamais la revoir.

II

Dix-neuf heures, sa journée de travail terminée, Louis sort de la librairie. A peine a-t-il fait quelques pas qu'il aperçoit une jeune femme qu'il croit connaître. Il regarde mieux et est abasourdi : c'est Françoise. Depuis ce fameux dimanche de promenade en forêt, il l'avait oubliée et gommée de son existence, aujourd'hui, elle se rappelle à lui.

Trop tard pour reculer ! Il va vers elle en souriant, elle court vers lui et l'embrasse fougueusement.

– Bonjour Françoise, quelle bonne surprise ! Je suis très content de te voir.

Amoureuse, sur un ton plaintif, elle dit :

– Ça fait un mois, un mois que tu n'es pas passé me voir. Pourquoi ? Je ne te comprends pas Louis, tu as été si gentil la dernière fois, je me demande comment tu as pu m'oublier après avoir été si gentil.

Sûr de lui, il répond :

– Mais je ne t'ai pas oublié, Je suis toujours dans les mêmes sentiments pour toi, seulement, je déborde d'activités en ce moment et je n'ai pas trouvé une seule minute à te consacrer.

– Pourquoi ne pas me dire franchement que tu ne veux plus me voir ?

– Mais je veux te voir, sans cesse je pense à toi ; seulement, avec tous les événements qui se passent en France, et particulièrement à Nancy, les mouvements sociaux, les grèves, les réunions politiques, j’ai peu de moments disponibles.

– Ce n’est pas possible qu’en un mois tu n’aies pas eu le temps de passer, ne serait-ce qu’un instant, ou m’envoyer un mot.

– Mais si, tiens, ce soir encore, mes parents reçoivent des amis à dîner et ma présence est indispensable, il faut que je me dépêche de rentrer.

– Et moi qui te faisais des reproches, excuse-moi, mais je ne pouvais pas savoir, j’ai cru que tu m’avais oubliée ; j’espère que tu ne m’en veux pas d’avoir douté de toi.

Louis est satisfait, il a bien joué son personnage, mais il est ennuyé car, voulant amener Françoise à rompre leur relation, il ne peut le faire, là, sur le trottoir, en quelques minutes. Se faisant magnanime, il répond :

– Mais non, je comprends très bien ; maintenant, il faut que je te quitte car je dois rentrer rapidement, veux-tu qu’on se voit demain après-midi ? J’essaierai de trouver deux heures entières à te consacrer, deux heures rien que pour toi toute seule.

Radieuse, elle s’esclaffe :

– Oh oui ! naturellement.

– Que dirais-tu de dix-sept heures au parc de la Pépinière, devant le kiosque à musique ?

– D’accord, j’ai hâte d’être à demain, encore de nombreuses heures à attendre, que ça va être long !